

en mouvement ; pour Héraclite, c'est le feu universel ; viennent les Éléates, Pythagore, Empédocle ... Puis les poètes, les tragiques, Platon (déterminant pour l'idée d'immortalité personnelle), Aristote, les Stoïciens, les Épicuriens. Cette somme se termine par « la croyance populaire », perçue dans les allusions des orateurs et surtout dans les inscriptions ; elle est présentée comme séparée des spéculations littéraires et philosophiques (p. 615 et s.), assez banale finalement, et répétitive, mais qui parfois reflète « une pensée philosophico-théologique » (p. 633 ; cf. 626). Dans l'avant-propos (p. VII-XVI), A. Hirt a le mot juste pour *Psyché* : c'est une œuvre par ses qualités d'écriture et une expérience personnelle de la pensée grecque, expérience à laquelle Nietzsche n'est pas étranger. A. Hirt rapporte et commente le jugement négatif (s'en étonnera-t-on ?) de J.-P. Vernant (« une création » !), qui paraît bien inutile ; mise au point d'A. Hirt : *Psyché* est un modèle d'« exploration prodigieuse [...] de l'âme » (p. XV). Ce modèle est daté, tant par son penchant pour les détours et les réflexions personnelles que sur le plan philologique (la question homérique, les problèmes des ajouts et des dates de composition ; l'origine voulue thrace du culte orgiaque de Dionysos, ses liens avec Orphée et Apollon delphique ...). Rohde recourt régulièrement à la notion de foi (religieuse), là où il s'agit plutôt de perception de la volonté divine et des moyens de la rendre favorable, de pratiques conformes plus que de credo. On peut regretter l'absence de mise à jour (par des notes), hors une bibliographie complémentaire à la fin, qui eût alourdi cette brique. De très utiles index (notions ...) ont été ajoutés à l'index général de Rohde. P. Gaillardon s'est chargé de traduire en français les textes grecs et latins, eux-mêmes reportés dans les encadrés marginaux des notes ; le travail était immense et ingrat, mais fort utile pour la diffusion d'une très belle réédition, d'un prix très abordable. Ces traductions peuvent souffrir d'imprécisions, ne serrant pas bien le texte (p. 16, n. 1 pour Cic., *Nat.* I, 41, 116) ou au contraire trop littérales (p. 16, n. 2 pour *Od.* IV, 198 : « verser des larmes loin de nos joues » (ἀπὸ παρεῖδων). P. 166, n. 4, début : εὐβουλεύς, « (Zeus) de bon conseil » plutôt que « à la bonne volonté » ; p. 175, n. 3 : βάραθρον, « gouffre » plutôt que ... « barathre » ; p. 198, n. 3 : confusion entre ἥρωον, « temple d'un héros, hérôon », et ἥρωας, « héros », confusion absente p. 128, n. 1 et p. 148, n. 2. — B. STENUIT.

Audrey BERTRAND, *La religion publique des colonies dans l'Italie républicaine et impériale (Italie médio-adriatique, III^e s. av. n.è. - I^{er} de n.è.)* (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 365), Rome, École française de Rome, 16 x 24, IX + 621 p., ill., br. EUR 54, ISBN 978-2-7283-0983-2.

Le sous-titre fixe les limites : seize colonies de la façade médio-adriatique, dont les fondations et refondations déterminent l'arc chronologique. Moins connues pour la plupart, ces colonies ont récemment livré un matériel archéologique et épigraphique significatif qui, minutieusement étudié, n'en fait pas moins regretter par l'A., tout au long du livre, certaines lacunes. Une fois posé le cadre juridique de la colonie, il s'agit de choisir dans les sources religieuses ce qui relève des lieux de culte et de leur symbolique (p. 8). L'A. inscrit sa démarche dans le courant de la πόλις-religion, qui refuse l'opposition entre le culte public (qui resterait extérieur au pratiquant) et les cultes privés (où il y aurait un sentiment vrai). Les deux premiers chapitres sont axés sur le cadre colonial : processus des « déductions » (*deductiones*), subsistance d'un habitat indigène, recrutement, droit romain ou latin et, à la fin du chapitre 2, normes romaines du culte appliquées par les triumvirs avec des clauses spécifiques : l'importance de la *lex Vrsonensis* (p. 84 et s.) sera rappelée tout au long du livre. Les chapitres 3-4 identifient les *sacra publica* dans dix colonies républicaines, sept de droit romain (*Sena Gallica*, *Castrum Nouum*, *Aesis*, *Potentia*, *Pisaurum*, *Auximum* et *Vrbs Salvia*), trois de droit latin (*Hadria*, *Ariminum* et *Firmum Picenum*). Chaque étape de fondation connaît un « marquage religieux » ; les lieux de culte, même un simple cippe, se voient aussi aux confins d'un territoire colonial. Le culte des colons continue parfois un culte indigène ; *Iuppiter O. M.* semble être obligatoire (peu attesté). *Pisaurum* et *Potentia* sont plus spé-

cialmente étudiés au chapitre 3 ; on s'attarde sur l'épiclèse *Latius* appliquée à Jupiter (p. 136 et s.) ; d'autres épiclèses sont relevées (voir index). Dans le chapitre 4, avec le sanctuaire du Monte Giove, on voit que l'activité préromaine s'est poursuivie après la fondation d'*Hadria*, mais sans certitude sur l'absence totale de solution de continuité (p. 144 et s.). Le chapitre 5 est celui des fondations, refondations et promotions juridiques du I^{er} siècle av. J.-C. ; si le processus rappelle les chapitres 3-4, il s'intensifie à partir de Sylla : construction de nouveaux édifices culturels, restaurations (Auguste), arrivée des vétérans des guerres civiles et de leurs cultes spécifiques, dont celui du *Diuus Iulius* (p. 210 et s., 222 et s.). Ces chapitres 3-5 analysent en détail toutes les sources, souvent ténues ou incertaines ; des caractères spécifiques sont relevés, de même que le désir très net d'une identité commune des colonies. Le chapitre 6 reprend la matière des chapitres précédents, afin de retracer l'évolution du paysage culturel propre à chaque colonie et en rapport avec les autres colonies. Deux études particulières, ensuite : les prêtres, pontifes, flamines, augures, etc., leur recrutement, leur rang social (chapitre 7, accompagné de nombreux tableaux prosopographiques) ; le culte impérial (distinct d'hommages simplement honorifiques : statues, dédicaces de bâtiments ...), son contenu, ses lieux rarement séparés, mais collés à un théâtre, à une basilique (chapitre 8). Chapitre 9 : les colonies sont-elles de petites Rome, comme l'affirmaient des auteurs anciens (Aulu-Gelle 16, 13, 9 ; etc.) ? Les copies du *Clipeus Augusti* et leurs adaptations locales, mineures en réalité, sont l'angle d'attaque de l'A. Enfin, outre les index, un inventaire fort utile des lieux de culte, avec mention des sources (p. 421-503). Malgré ses limites géographiques et heuristiques, l'ouvrage sera désormais une référence bien utile sur le sujet. – B. STENUIT.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Marco FANTUZZI, *Achilles in Love. Intertextual Studies*, Oxford, University Press, 2012, 14,5 x 22, X + 317 p., rel. £ 70, ISBN 978-0-19-960362-6

Achille, "il migliore degli Achei" (com'è appropriatamente definito da un noto stilema omerico), è il modello di eroe epico *par excellence* e, come tale, appartiene all'immaginario mitologico antico e moderno. Questo interessante libro di Marco Fantuzzi mette a fuoco però l'altro volto di Achille: le vicende peculiari e talvolta controverse della sua vita sentimentale e sessuale, variamente raccontate da diversi autori (da Omero a Stazio) nei rispettivi generi letterari. Lo studioso affronta l'argomento con approccio diacronico e dinamico, dedicando ampio spazio al confronto e al dialogo tra i testi, non senza implicazioni semiologiche e metaletterarie. L'introduzione (p. 1-20) affronta le possibili motivazioni dello sviluppo ipertrofico attribuito da numerose fonti (dal periodo preclassico a quello imperiale) alla sessualità di Achille, il cui statuto eroico, apparentemente in contrasto col suo volto privato di amante sia eterosessuale che omosessuale, ne costituisce paradossalmente il presupposto, in quanto funge in qualche modo da viatico, e perfino da sprone, *to cross over divisions that other men cannot surmount: human/god, human/beast, male/female, life/death*. I capitoli seguenti sono dedicati ai singoli personaggi amati da Achille e alle varie versioni delle vicende che li riguardano, considerate trasversalmente nei diversi testi che ne parlano: Deidamia (p. 21-97), Briseide (p. 99-185), Patroclo (p. 187-265), Pentésilèa (p. 268-286). Manca un capitolo su Polissena, il cui amore induce Achille a tradire gli Achei e/o a cadere nel tranello mortale che gli è teso dai Troiani; ma si tratta di una storia nota solamente da fonti tarde (come la versione latina del testo di Ditti Cretese e l'opera 'gemella' dello Pseudo-Nepote/Darete Frigio), che esulano dai limiti cronologici di questo libro. Nella ricostruzione delle versioni più antiche, che erano sviluppate nei poemi perduti del ciclo epico e che sono talvolta accennate nell'epos omerico, Fantuzzi si attiene a un'attenta lettura delle testimonianze e, se talvolta indulge a ipotesi non adeguatamente documentate, si mostra comunque prudente e non categorico (per esempio, a proposito